

Naissances

Hélène Cixous, croisées d'une œuvre, sous la direction de Mireille Calle-Gruber, Galilée, « La philosophie en effet », 472 p.

Isabelle Décarie

Number 182, January–February 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17870ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Décarie, I. (2002). Naissances / *Hélène Cixous, croisées d'une œuvre*, sous la direction de Mireille Calle-Gruber, Galilée, « La philosophie en effet », 472 p. *Spirale*, (182), 36–37.

NAISSANCES

HÉLÈNE CIXOUS, CROISÉES D'UNE ŒUVRE

Sous la direction de Mireille Calle-Gruber, Galilée, « La philosophie en effet », 472 p.

EN PUBLIANT sous la bannière d'une nouvelle maison d'édition, Hélène Cixous a également changé de public, ou du moins s'est-il élargi. En effet, après avoir publié ses ouvrages pour des raisons politiques surtout aux Éditions des Femmes dirigées par Antoinette Fouque, et ce pendant près de trente ans, Cixous a intégré récemment les rangs de la prestigieuse maison d'édition Galilée. Ce déplacement s'est opéré aux côtés de la figure tutélaire de l'éditeur, Jacques Derrida, avec lequel elle a signé *Voiles* en 1999. Suivront alors *Rêveries de la femme sauvage* (2000), *Le jour où je n'étais pas là* (2000) et le tout dernier *Portrait de Jacques Derrida en jeune saint juif* (2001). Le ton des œuvres « galiléennes », s'il est tout aussi autobiographique et poétique qu'il le fut auparavant, tranche pourtant avec la textualité abstraite et pour le moins métaleptique à laquelle Cixous avait habitué son public. À la manière de l'écriture de Jacques Derrida qui s'est transformée elle aussi au fil du temps, et surtout à mesure que son travail s'est fait confession, la prose de Cixous, tout en gardant son inventivité singulière, s'est affinée et parvient maintenant à soutenir l'attention de nouveaux lecteurs. La publication des Actes du Colloque de Cerisy (tenu du 22 au 30 juin 1998) marque peut-être d'une pierre blanche ce tournant dans la carrière de cette « femme écrivain », selon le terme d'Antoinette Fouque. Certes, les habituées de Cixous se retrouvent bien dans cet ouvrage volumineux où se côtoient des textes de Cixous elle-même, Béatrice Didier, Marie-Louise Mallet, Mireille Calle-Gruber, Peggy Kamuf, Verena Conley etc., et l'on peut y lire plusieurs débats, l'un sur le théâtre avec Daniel Mesguich et Ariane Mnouchkine, fondatrice du Théâtre du Soleil pour lequel Cixous a beaucoup écrit; un autre animé par la fille de Cixous, Anne Berger, sur les événements entourant Mai 68, la création en parallèle du Mouvement pour la Libération de la Femme (MLF) par Antoinette Fouque, et celle du doctorat en études féminines à Vincennes par Cixous. C'est pourtant à un homme, Jacques Derrida, qu'a été confiée l'inauguration du colloque — une inauguration qui, à l'habitude du philosophe, restera mémorable puisqu'il a ouvert cette décade avec un texte de cent quarante pages dont la lecture aura duré huit heures...

Une amitié vitale

En reprenant pour sa part le thème de la décade, à savoir les croisées, « les tracés qui esquissent une

cartographie des sols littéraires de l'imaginaire cixousien » ainsi que la formation de « ses concrétions, ses reliefs », comme l'expose Calle-Gruber en début d'ouvrage, Derrida a commenté de manière éclatée mais minutieuse certaines œuvres de Cixous et tout particulièrement *Or, les lettres de mon père* (Des Femmes, 1998), la dernière en date au moment du colloque. Derrida propose une thèse : Cixous, ses œuvres et son écriture se trouveraient du côté de la vie, alors que lui, rappelle-t-il, se situe plutôt aux limites de la mort. D'entrée de jeu, l'antinomie est posée, bien que le philosophe reprenne, dans les œuvres de Cixous, les motifs qui travaillent ses propres textes. Ce qui le retient tout particulièrement dans *Or, les lettres de mon père*, c'est toute la question de la lignée, de la ligne téléphonique, celle du partage, et aussi l'annulation de la frontière, dont témoigne le titre du texte de Derrida, « H.C. pour la vie ». Car, suggère-t-il, de la même manière que l'œuvre de Cixous s'ancre et se nourrit de l'homonymie (« or » est une syllabe qui se trouve au cœur du nom du père, Georges, dont la mort est à l'origine de l'écriture de Cixous), le titre qu'il propose pour son texte joue sur le même registre : il faut aussi y entendre « H. c'est pour la vie », à la fois comme un hommage personnel (elle et moi, c'est à la vie à la mort) et une mise à distance de l'œuvre. L'homonymie est bien cette figure de style qui fait trembler les partages du sens, mettant en scène une frontière indécidable, spéculaire, « un lien archi-secret et archi-public » qui oblige à une lecture oblique, « de côté », plus myope qu'archi-voyante pour apercevoir ou entendre « l'excédant de ce passage de la frontière [qui] passe par la vie ». Si la mort « compte » pour Derrida, si « elle [lui] compte les jours et les heures et les secondes », il calcule cette fois pour le compte de Cixous ce qui, de l'organique au géologique et au marin (« le sentiment océanique que j'ai devant cette œuvre est aussi celui d'une pêche miraculeuse ») constitue la poétique animiste et animale, « l'événement puisant », « le lien vital », « la tresse » de ses textes.

En ce sens, le philosophe contribue à rappeler que cette écriture, dont il repère la ponctuation hors normes, en est une du souffle : « *Personne, faut-il le répéter, ne rivalisera avec elle dans le génie et le calcul de la ponctuation — qui est, on ne le dira jamais assez, le cœur et comme le souffle vivant, le poumon de l'écriture.* » Ainsi, le rythme et la vitesse de l'écriture cixousienne (contraires au *tempo* lent de Derrida, et tout particulièrement à la patience d'écoute nécessaire pour cette conférence) donnent à lire une

« tachycardie », faisant battre à la croisée de ses lettres la puissance d'un « vivant singulier ». On peut voir se profiler ici la figure de « l'animal autobiographique » telle que Derrida la poursuit encore, ainsi que son intérêt pour la question de ce qui palpète, frémit, et survit à la greffe, de l'organe cardiaque (*Le toucher*) à l'animal blessé à mort (« Un ver à soie »). En suivant cette piste, le philosophe laisse aussi sa propre trace dans le texte puisque celui-ci a été pensé à partir d'une multitude de commencements, de débuts avortés : il est en effet construit, suggère-t-il, sur l'économie de l'exergue, du préambule, des digressions, des faux départs et des faux-pas, des retours en arrière et des rétractions, sur le ton de la palinodie, comme autant de petites vies suspendues, comme s'il était impossible de dire quoi que ce soit d'achevé et de fini (de mortel) sur ces textes trop vivants qui surprennent d'ailleurs ceux du philosophe même. Car le passage sur le « piquage » du voile (« *Nous n'allons pas nous disputer un tallith* ») rappelle bien la proximité de longue date des deux amis qui se lisent mutuellement, un côte-à-côte qui les plonge parfois dans « l'oubli » (selon l'expression de Cixous) et la filature (qui pique le fil à l'un, qui suit la trace de l'autre?). Il ne restait donc plus à Derrida qu'à repiquer le texte de Cixous de sa propre signature en séparant les mèches (« *la mèche d'une veilleuse, d'une bombe à retardement ou, vous verrez, la mèche de cheveux* »), en créant ce vocable « *derrenier* », où l'on entend bien résonner le nom propre de celui qui contre-signé, mais aussi toute la question du « *dé-reniement* » d'un corpus qui aura d'abord fait l'effet d'un « *sentiment double* » (enchantement et évitement) et dont il aura ici patiemment, minutieusement — non sans résistance encore — re-noué et retressé les défilages d'autrefois.

Généalogies et filiation

D'autres tressages et croisées ont été explorés par les participants au colloque et on remarque que le motif de la vie circonscrit par Derrida trouve des échos de toutes parts dans les textes du recueil sous la forme d'autres figures, comme le paternel (Anne-Marie Picard), le maternel (Isako Matsumoto), « *la mère de l'écrivain, l'écrivain mère* » (Sissel Lie), ou encore le mélange organique de l'œuvre créé à partir d'autres médiums comme la peinture et la musique (Mireille Calle-Gruber) ainsi que la présence intertextuelle d'autres écrivains (Milena Santoro).



Les jardins urbains : Laura de D. Hausmann, 1999

DR

Le texte d'Hélène Cixous qui s'intitule « Vues sur ma terre » participe lui aussi de ce motif de la filiation. Il reprend en effet le propos de ses deux derniers livres, à savoir *Or, les lettres de mon père* et celui en cours d'écriture au moment de la décade, *Osnabrück* (Des Femmes, 1999), le livre consacré à la mère. Le père disparu est devenu, dans les écrits de Cixous, une figure de la « revenance », prête à « sur-venir » aux appels de sa fille, et dont la venue spectrale déchire « la toile du temps ». À l'opposé, la mère — dont le prénom Ève signale chaque fois un double commencement —, toujours vivante, et qui habite en face de chez Cixous, semble être trop présente dans sa vie : c'est par une longue liste de sentiments énoncés à la négative que le lecteur comprend le travail de la distanciation nécessaire afin que le livre maternel voie le jour : « *Ma mère ne*

perce plus un trou dans ma nature d'un petit coup de regard flou. Je ne bois pas ses phrases rapides et bizarrement tournées comme du poison énigmatique. Je ne suis pas l'avidité que j'étais, acharnée à recueillir les moindres braises à m'emporter la langue et le palais, l'oreille à moitié calcinée, les lèvres bafouées. »

Ainsi, après quelques pages lyriques sur l'écriture hantée par le père et l'insistante présence de la mère, Cixous raconte une anecdote qui reprend cette fois le fil de « Savoir » dans *Voiles*. Elle y raconte comment elle a pu, après l'opération qui a rétabli sa quasi-cécité due à la myopie, voir sa mère de l'autre côté d'un trottoir. Et fidèle à ce qui se trame dans les textes récents de Derrida (et qui vient d'être souligné plus tôt), elle reprend pour elle-même un rêve de ver (le mot ver qui est bien « rêve à l'envers »)

qui rappelle, et combien, le « souvenir d'enfance » de Derrida (ou le rêve, ou la fiction, comment savoir?) raconté en italiques aussi dans les toutes dernières pages d'« Un ver à soie ». Loin de n'être que des coïncidences anecdotiques, ces retours et repiquages disent aussi ce qui se joue d'un point de vue de la poétique des ouvrages de Derrida et des fictions de Cixous, c'est-à-dire une relance intertextuelle de l'écriture de soi due, pour une part, à la lecture de l'autre.

ISABELLE DÉCARIE

1. Voir la recension de *Voiles* par Alexis Nouss, « La fatigue du voyage », *Spirale*, « Jacques Derrida, pensée de l'aube », n° 178, mai-juin 2001, p. 15; et ma recension des *Rêveries de la femme sauvage* intitulée « La voilure du natal », *Spirale*, n° 174, sept.-octobre 2000, p. 36. La recension de l'ouvrage de Cixous sur Derrida est à paraître.